

FERNAND  
**BRAUDEL**

Le Modèle  
italien



# FERNAND BRAUDEL

## Le Modèle italien

De 1450 à 1650, pendant deux siècles particulièrement mouvementés, l'Italie aux diverses couleurs, toutes éclatantes, a rayonné au-delà de ses limites propres, et sa lumière s'est répandue à travers le monde. Cette lumière, cette diffusion de biens culturels issus de chez elle, se présente comme la marque d'un destin exceptionnel, comme un témoignage qui, par son ampleur, pèse à son vrai poids une histoire multiple dont le détail, vu sur place, en Italie même, ne se saisit pas aisément, tant il a été divers. Voir l'Italie, les Italie, de loin, c'est rassembler en un faisceau unique une histoire fragmentée entre trop de récits, entre trop d'états et d'états-villes. Finalement, c'est dresser un bilan inhabituel qui est une sorte d'opération de vérité, en tout cas une façon particulière de comprendre la grandeur italienne et ainsi de mieux lui rendre justice.

En couverture : *Vue d'une Cité idéale*,  
ou *Cité de Dieu* (détail). Panneau attribué  
à Piero della Francesca ou à Luciano Laurana.  
© The Bridgeman Art Library.

Flammarion

# LE MODÈLE ITALIEN



FERNAND BRAUDEL

LE MODÈLE  
ITALIEN

Champs arts



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, Paris, 1994.  
ISBN : 978-2-0812-1745-4

*Le Modèle italien* a été publié pour la première fois en 1989 aux éditions Arthaud.

De 1450 à 1650, pendant deux siècles particulièrement mouvementés, l'Italie aux diverses couleurs, éclatantes toutes, a rayonné au-delà de ses limites propres, et sa lumière s'est répandue à travers le monde. Cette lumière, cette diffusion de biens culturels issus de chez elle, se présente comme la marque d'un destin exceptionnel, comme un témoignage qui, par son ampleur, pèse à son vrai poids une histoire multiple dont le détail, vu sur place, en Italie même, ne se saisit pas aisément, tant il a été divers. Voir l'Italie, les Italie, de loin, c'est rassembler en un faisceau unique une histoire fragmentée entre trop de récits, entre trop d'États et d'États-villes. Finalement, c'est dresser un bilan inhabituel qui est une sorte d'opération de vérité, en tout cas une façon particulière de comprendre la grandeur italienne et ainsi de mieux lui rendre justice.

Témoin situé tout à fait hors du jeu national, et donc plus capable qu'un autre, peut-être, de voir les grandeurs de l'Italie d'un esprit aussi libre que possible, je ne me dépouillerai pas pour autant, dans les pages qui suivent, de ces sympathies franches que les historiens français, depuis Michelet et même bien avant lui, ont tous éprouvées à l'égard de l'Italie. L'objectivité et l'impartialité vers lesquelles je tends de toutes mes forces sont des vertus que doit viser tout historien, sans avoir jamais la prétention de les posséder à l'avance. En tout cas, racontant à mon tour, d'un peu loin et avec le désir de n'en voir qu'un aspect, ce très

long chapitre de l'histoire d'Italie, je m'arrêterai seulement à ce qui me paraît essentiel, sans hésiter chaque fois à aller jusqu'au bout de ma pensée. Sans doute est-ce ce que l'on attend de moi.

Mais toute question essentielle en appelant une autre, et celle-ci une autre encore, je serai entraîné à reprendre toutes les interrogations que posent ces deux siècles d'histoire italienne.



## INTRODUCTION

# L'ITALIE DANS SES GRANDEURS

Il y aura eu, au cours des siècles, trois grandeurs évidentes, irrécusables de l'Italie : au temps lointain de Rome ; du début du XII<sup>e</sup> siècle au milieu du XIV<sup>e</sup>, la première, la *vraie* Renaissance selon Armando Sapori ; enfin la seconde Renaissance, au sens courant et élargi du mot, qui s'est épanouie du milieu du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au début, ou mieux, au milieu du XVII<sup>e</sup>. Mais peut-être n'y a-t-il eu là, du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, qu'un seul et même mouvement ?

Plus tard, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, se situe, importante mais discrète, comme perdue dans le brouhaha factice de la grande histoire, l'immense dépense humaine que fut l'émigration italienne au-delà des mers, sans profit trop brillant pour la Péninsule. Cette émigration, depuis les années finales du XIX<sup>e</sup> siècle, a aidé, en en renouvelant la substance, au démarrage humain des Amériques, la portugaise, l'espagnole, l'anglo-saxonne. Cela n'a pas été, à l'échelle du monde, un maigre service. Simple début ? La question reste posée. Je suis de ceux qui sont frappés par la vigueur *actuelle* de l'Italie, par sa poussée de vie montante, aussi bien dans sa littérature que dans son art et son merveilleux cinéma. Mais il est encore trop tôt pour en juger à long terme. Et n'oublions pas, de toute façon, que la *grandeur* est une mesure très particulière qui ne convient ni à l'Italie, ni à la France d'aujourd'hui. L'Europe unie pourrait peut-être y prétendre, car seuls la fondent en droit un rayonnement, une primauté à l'égard d'autrui. Il s'agit là d'une évidente et nécessaire relativité.

Nul doute cependant qu'une étude des grandeurs italiennes, de 1450 à 1650, ne soit à éclairer par une comparaison sérieuse avec ces autres expériences réalisées au cours d'une histoire multiséculaire, si différentes et éloignées dans le temps qu'elles soient l'une de l'autre. Au vrai, ce qui se jugerait ainsi, à propos de l'Italie, ce serait la *grandeur en soi*, cette valeur multiple, diverse, plus mystérieuse et compliquée qu'il n'y paraît à première vue, bien que nous en ayons tant d'exemples modernes : la grandeur de l'Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle ; celle de la Hollande au XVII<sup>e</sup> siècle ; celles de l'Angleterre et de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle, et la suite que chacun connaît... En ces grandeurs, la force donne rendez-vous à l'esprit, la puissance à la culture, en des mélanges qui jamais ne sont les mêmes, ni dans leurs causes, ni dans leurs effets, et qui cependant restent comparables entre eux. La vigueur d'une société, d'une économie, d'une civilisation, d'un État s'y résument et s'y épuisent en même temps. En effet, que courent suffisamment les délais, le mot inévitable de la fin est toujours la « décadence », mot lui aussi compliqué, aussi compliqué que commode. Il semble tout sceller d'un coup, et pourtant ! La roue de l'histoire ne cesse ensuite de tourner. Qui oserait dire, avec Gobineau : « Toutes les sociétés humaines ont leur déclin et leur chute, toutes, dis-je. <sup>1</sup> » C'est vrai, mais des Renaissances restent possibles.

## LA DIALECTIQUE DU DEHORS ET DU DEDANS

Laissons ces trop vastes perspectives. Il suffira de les avoir évoquées pour situer l'étude particulière qui est la nôtre, de 1450 à 1650, dans un plus juste éclairage. D'entrée de jeu, et c'est important, nous aurons noté que cette grandeur n'a pas été un épisode unique.

Alors, comme au temps de la Rome antique, il s'est agi d'un rayonnement de puissance, d'une saisie active de la Méditerranée, du *Mare Internum*, par des navigations, des trafics réguliers, un capitalisme déjà agile et conquérant, par des comptoirs solidement enracinés. Il y a même eu un Empire génois « à la phénicienne <sup>2</sup> », il y a même eu un

Empire vénitien — celui-ci appelé à se prolonger (car Chypre ne sera perdue qu'en 1571, Candie qu'en 1669), celui-là déraciné plus tôt, Caffa, cet autre Constantinople, comme l'on osait dire, étant perdu en 1475, Chio en 1566. Il y a même eu, à l'égard de Byzance et de l'Islam et, plus nettement encore, à l'égard de l'Occident, une suprématie de longue durée au bénéfice des villes et des marchands d'Italie.

Il y a eu aussi, à partir de l'Italie, des émigrations continues. Mais, sauf exceptions (je pense aux soldats italiens mis tant de fois à contribution, qui étaient présents à Mülhberg sous les bannières du duc d'Albe, en 1547, et à Lépante, sous les ordres de Don Juan d'Autriche, en 1571, qui ont constitué le cœur de l'armée pugnace d'Alexandre Farnèse aux Pays-Bas et qui combattront encore si souvent, au XVII<sup>e</sup> siècle, au service du roi d'Espagne, celui-ci toujours prêt, on le sait, pour en tirer hommes, vivres et crédits, à pressurer sans vergogne la Sicile, Naples et le Milanais), sauf exceptions, ce ne furent pourtant pas, en règle générale, des émigrations massives. Plutôt des poignées d'hommes, presque tous personnages de qualité : des ingénieurs, des ouvriers spécialisés qui emportaient avec eux le secret de techniques savantes, des marchands, eux surtout, des hommes d'Église et, déjà, des « technocrates » de la politique — de Concini à Mazarin et à Alberoni —, des humanistes (professeurs ou non), enfin des artistes, musiciens, architectes, peintres, sculpteurs, orfèvres, des troupes de théâtre, des metteurs en scène, des maîtres à danser, des astrologues... Ces émigrations perlées, de luxe à vrai dire, seraient à elles seules, s'il en était besoin, la preuve d'une prééminence de longue durée.

Bref, s'offre à nous un rayonnement complexe, sous le signe à la fois de l'aventure, de la culture aux multiples facettes et de l'argent aux innombrables ruses. L'Italie de ces deux siècles-là, au temps de la première modernité, c'est à la fois un peu la France d'hier et un peu les États-Unis d'aujourd'hui.

Gloire matérielle : c'est ainsi, longtemps efficace, la puissance de Florence, ou celles de Venise, de Milan, de Gênes, cette dernière peut-être la plus curieuse de toutes. Ne

commence-t-on pas aujourd'hui à connaître, du moins entre historiens spécialistes, la maîtrise financière tardive, mais fantastique, des Génois à partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle ? Il y a eu, *grosso modo*, de 1550 à 1650, aussi brillant que le « siècle des Fugger », un « siècle des banquiers génois ». Ceux-ci ont longtemps réussi à imposer leurs lois à la richesse de l'Europe et donc, par-delà l'Europe, à la richesse du monde.

Gloire de l'argent, gloire de l'esprit, celle-ci nous séduit plus que celle-là. Dans l'exemplarité de sa vie, l'Italie donne, des siècles durant, le spectacle de ses réussites intellectuelles, de ses acrobaties, de ses nouveautés, de ses révolutions culturelles sans fin contradictoires : liberté, puis ordre, progrès puis rupture, lumière puis crépuscule. Sur la vaste scène, l'éclairage ne cesse de varier, la lumière change de couleur : Renaissance, maniérisme, baroque, au total une des plus brillantes séries de spectacles d'intelligence depuis que le monde est monde.

La flamme inventive aura passé, en vérité, d'une ville à l'autre. Chacune a eu son heure, tout débutant par la primauté « équilibrante » de Florence. Ensuite, le mouvement s'épanouit un instant dans la Rome de Jules II et de Léon X. Bien plus tard, sonnera l'heure de Venise et de Bologne. Enfin, tout revient massivement à Rome qui, comme un cœur exigeant et despotique, attire à elle la vie sanguine de l'Italie et l'attention du monde entier : il s'agit de refaire, après le concile de Trente, la civilisation traditionnelle sous le signe du catholicisme triomphant, de la rendre à nouveau compétitive, dominante, de changer son allure, ses modes d'expression. Et, d'un seul coup, cette civilisation recouvre presque toute l'Europe, la catholique et, de biais, la protestante. Étrange preuve d'unité d'un univers divisé, peut-être faussement divisé contre lui-même. En termes de civilisation, l'Italie que nous mettrons en cause va ainsi de la Renaissance esquissée au baroque triomphant. Il s'agit là, pour le moins, d'un double ou d'un triple rayonnement, peut-être d'une seule et même supériorité.

Tout cela, quels que soient les images ou les mots auxquels, faute de mieux, recourt notre raisonnement (diffusion, rayonnement, modèle, enseignement, Lumières), des-

sine un seul problème. C'est assez évident, mais, à l'analyse, le problème se complique aussitôt. Trop de repères, et trop fragiles ; pas assez de conclusions claires, sûres, péremptoires. Chaque fait, chaque événement a été étudié avec minutie par des générations d'historiens enthousiastes, mais chacun d'eux n'éclaire qu'un fragment de la scène, de l'immense système où s'insère et s'épanouit le destin exceptionnel de l'Italie.

Ce destin est, en fait, prisonnier d'une sorte de *structure* extérieure, lente à se transformer, bien qu'à la longue elle se transforme puissamment. Il faut, sans fin, passer du détail à l'ensemble. Plus exactement, remettre en cause la dialectique du dehors et du dedans, chercher une seule vérité unifiante. En effet, cette scène extérieure qu'atteint au loin la vie italienne n'a aucun sens si on ne la met en parallèle, à chaque instant, avec ce qui se passe à l'intérieur de la maison, au cœur du système. Les éclairages à la marge sont les meilleurs, nous dit-on, comme tout test explicatif d'un ensemble saisi ainsi à sa *limite*. C'est possible, même probable, mais deux géométries, deux réalités — le centre et la périphérie — nous sollicitent et restent à confronter. Leurs oppositions, leurs accords, plus encore leurs décalages, sont la raison même du débat que nous voudrions conduire. Mais, à travers l'énorme masse d'histoire qui s'offre à cette double pesée, que de difficultés et que de dilemmes ! Les rivages et les pays d'Islam et de Byzance n'ont pas réservé à l'Italie que des aventures simples. Quant à l'Occident privilégié où elle joue sa partie essentielle, il est multiple, brisé en morceaux, en fragments divers, travaillé par la poussée des États territoriaux. C'est un monde contrasté et vigoureux, avec des originalités puissantes, occasion à chaque instant, pour des historiens nationalistes, de défendre aujourd'hui encore les droits de leurs parties respectives contre la primauté proclamée de l'Italie. Louis Courajod (1841-1896), magnifique historien de l'art, plaçait en France l'origine même de la Renaissance, rien moins<sup>3</sup> ! Cette guerre de plume, une guerre historiographique, commence heureusement à désarmer.

## DÉPASSER L'ANECDOTIQUE

Cette masse d'études et de connaissances est finalement gênante. Trop de détails accumulés se présentent, qu'il importe de dépasser, de pondérer, de ramener à leur signification, quand ils en ont une. Trop de détails, c'est-à-dire de faits divers, d'événements, voire notables, de biographies, voire exemplaires. Car d'ordinaire, ce sont ces faits-là, en vrac, que livre une érudition active mais encore fragmentaire. Chaque détail restitué à sa guise, mais un instant seulement, un espace, un temps qu'il faudrait dominer avec précision.

Que l'on recherche les premiers marchands italiens installés en Languedoc, par exemple, et nous voilà au début même des croisades. Si vous notez la présence de Pétrarque en Avignon, lors de son premier séjour en 1326 — Pétrarque qui parle avec Cicéron et Virgile comme s'ils étaient ses interlocuteurs en chair et en os —, c'est signaler les débuts d'une influence dont sortira, sinon transformé, du moins renforcé, l'humanisme français. Comptez les Italiens que Charles VIII ramène avec lui de sa course rapide jusqu'à Naples, et vous voilà en 1495. Mais, parmi eux, les tailleurs de marbre de Carrare ou les revendeurs génois sont probablement plus actifs que les vrais artistes, architectes ou sculpteurs. Peut-être grossit-on trop d'ailleurs les merveilles du « voyage d'Italie » ? Autres détails, quand Jacopo dei Barbari, ce fils de Venise, rencontre Albert Dürer, nous sommes sans doute vers 1490 ; le voilà nommé peintre impérial par Maximilien d'Autriche, le 8 avril 1500 ; ensuite, il sert le duc de Saxe, l'Électeur de Brandebourg, passe à Francfort-sur-l'Oder, part enfin pour les Pays-Bas auprès de Marguerite d'Autriche, en 1510<sup>4</sup> : est-ce pour que se parachève, à nos yeux, le tracé décisif de cet axe de la Renaissance qui, d'Italie, rejoint l'autre pôle de l'Europe, les Pays-Bas où grandit Charles de Gand, le futur Charles Quint ? Quand Léonard de Vinci s'installe, à la demande de François I<sup>er</sup>, au château de Cloux, avec dans ses bagages la *Joconde*, le *Saint Jean-Baptiste* et la *Sainte Anne*, nous sommes en 1516, au seuil de la France italianisée...

Tout cela clair, bien connu, repérable. Mais il ne sera

guère aisé de situer dans le temps et l'espace l'influence forte de Machiavel et de ses *Discorsi*<sup>5</sup>. Au-delà des années 1540 qui voient, après sa mort (1527), l'essor et la diffusion de son œuvre, il ne cessera d'être lu, relu et réinterprété, au gré des lecteurs et des utilisateurs. Au vrai ce que livre aux uns et aux autres l'inquiétant Florentin, c'est un outil, un moyen d'agir, de tirer son épingle du jeu, une certaine « vertu », cette force qui mène au pouvoir, quel qu'il soit. L'Espagnol Ginés de Sepúlveda définissait la *virtù* comme « la force ou la faculté permettant d'atteindre n'importe quel but que l'on s'est proposé » (*Vis enim seu facultas insita ad finem qualemcumque propositum perveniendi, virtus solet appellari*)<sup>6</sup>. Nous appellerions « raison d'État » cette façon d'agir comme si rien d'autre n'existait hors l'intérêt du Prince. Mais ce n'est pas Machiavel qui invente l'expression appelée à un tel succès ; c'est, plus tard, un autre Italien, Giovanni della Casa, dans une harangue à Charles Quint, en 1547<sup>7</sup>. En tout cas, seule l'Italie, avec ses formes politiques évoluées, diverses, les accidents et les leçons interprétées de son histoire, pouvait s'élever à cette sophistication politique, au seuil de la première modernité du monde. Et c'est sûrement cette maturité qui explique la fortune régulière de tant d'Italiens notoires, sur le plan politique. Autrement, comment admettre qu'ils aient, à l'étranger, gravi tant de fois les échelons du pouvoir ? Alors il convient de s'arrêter, ne fût-ce qu'un instant, à la carrière brève de Concini, le maréchal d'Ancre, ce Mazarin qui n'a pas réussi — et nous nous trouvons le 24 avril 1617, au jour de son assassinat. De même, les dates de la réussite éblouissante et comme invraisemblable, voire scandaleuse, de Mazarin, sont des repères à ne pas négliger. Quand il disparaît, en 1661, sonne aussi le glas des colonies marchandes italiennes. C'est la fin de la « Toscane française<sup>8</sup> ». Mais bientôt commencera ailleurs, aussi étonnante, la carrière d'Alberoni (1664-1752), enfant d'un simple jardinier de Parme qui gouverna l'Espagne de Philippe V et de l'inquiète et inquiétante Élisabeth Farnèse. Preuve, s'il en était besoin, que la péninsule Ibérique, en ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle, reste malgré tout ouverte aux influences et aux aventures venues d'Italie.

Il faudrait encore, assurément, repérer, cartographier la

diffusion de la langue italienne elle-même, cet élément insistant de toute culture européenne. Mais qui aura la patience de mettre bout à bout des milliers de notes minuscules, d'images rapides, significatives tout de même ? Le plus naturellement du monde, en tel jour du printemps de 1536, François I<sup>er</sup> s'entretient en italien avec les ambassadeurs de Venise ; il leur dit sa satisfaction de les voir, ses inquiétudes et ses rancœurs sans fin renouvelées à l'égard de « César ». Il faut bien qu'Henri III comprenne l'italien, lui aussi, puisque, féru de dissertations littéraires, ne voulant plus qu'à sa table, en cette fin d'année 1576 qu'il croit paisible, on lui rebatte les oreilles avec des discussions politiques, il donne volontiers la parole au médecin italien de la reine mère, Filippo Cavriana, homme de grand savoir, lequel « dit sa partie » dans sa propre langue<sup>9</sup>. Il faut bien aussi, et c'est plus symptomatique encore, qu'à Vienne, à Londres ou à Paris, le public comprenne quelque chose à cette *commedia dell'arte* que les troupes italiennes jouent et improvisent devant lui. C'est seulement à partir de 1668 qu'on commencera à mêler *quelques* scènes en français au spectacle italien. À la fin du siècle, il y a encore mélange des deux langues<sup>10</sup>. Sans doute, les rôles sont-ils toujours les mêmes, stéréotypés, et les gestes aident à comprendre les paroles, encore faut-il les saisir de temps à autre. Dernier détail que nous citerons vite : M<sup>me</sup> de Sévigné, le 16 juillet 1672, en route vers Grignan, se distrait à l'étape d'Auxerre en lisant l'*Énéide* dans la traduction italienne versifiée d'Annibal Caro...<sup>11</sup>

Si l'on se livrait (ce serait bien utile) à une chasse systématique au marchand italien en pays étranger, il faudrait, pour la mener à bien, mobiliser tous les érudits et tous les historiens du monde. Car on ne cesse, au hasard de n'importe quelle lecture ou recherche d'archives, de découvrir cet étrange, ce tenace, cet intelligent personnage, détesté souvent, suspect toujours et indispensable. Les plus belles choses du monde ne sont-elles pas dans sa boutique ? Ne dispose-t-il pas de moyens mystérieux ? Une simple feuille de papier, une plume, et il expédie de l'argent au loin et, miracle, il en permet le retour entre ses mains ou dans les mains de qui s'adresse à ses services contre honnête récompense<sup>12</sup>. Oui, l'étonnant personnage et que ses tech-



niques privilégient bien au-delà du XVI<sup>e</sup> siècle. Même après 1650, son règne n'est pas fini, sa supériorité reste intacte, par exemple dans l'Europe de l'Est et l'Europe centrale : ainsi en Pologne, on le retrouve alors, actif, débrouillard, fréquentant les foires, vendant sans fin des étoffes de Lucques, de Florence et de Milan, ou même de Venise <sup>13</sup> — preuve que l'industrie tourne encore dans ces villes célèbres et que le commerce italien arrive à vivre dans ce secteur en retard de l'Europe du Centre et de l'Est. Notez que ce rayonnement marchand est aussi celui de l'art et que les architectes, artistes et écrivains italiens pullulent dans l'Europe orientale des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Metastasio (1698-1782), appelé à la cour de Vienne en 1730, en sera le poète officiel jusqu'à sa mort. Pour l'Italie, le cadran nord-nord-est de sa rose des vents demeure longtemps une ouverture valable sur le dehors. Et cependant, à ces heures tardives, l'histoire générale pense que l'Italie a cessé de vivre, pour le moins de s'occuper du vaste monde !

Ces milliers de détails, ces phénomènes de « résonance » dont, à l'aller et au retour, les ondes se mêlent, interfèrent, se bousculent, comment parvenir à en dresser un tableau cohérent ? Et surtout comment, à partir d'eux, risquer un diagnostic ? Dégager une histoire significative de cette succession d'images brèves, parfois simples jeux de miroirs ?

#### PROCÉDER PAR COUPES SUCCESSIVES POUR EXPLIQUER L'ENSEMBLE

Le mieux sera sans doute, pour tenter d'apercevoir la portée, la nature, la puissance et la durée du rayonnement italien, de procéder par coupes répétées dans le temps, à des dates plus ou moins éloignées les unes des autres entre 1450 et 1650. Ces cartes successives de l'Italie extérieure, confrontées, esquisseront une histoire de l'Italie hors d'Italie, dans un espace beaucoup plus vaste que la Péninsule. La grandeur de l'Italie a été une dimension du monde, il importe de le dire, même de le répéter.

Ensuite, il faudra analyser, décomposer ces grandeurs successives. Ont-elles obéi à un destin intérieur ? Sont-elles

une séquence logique ? On verra que puissance et culture ne se mélangent pas toujours à parties égales, ne s'accompagnent pas avec régularité, que le rayonnement de l'Italie n'est pas, de bout en bout, sous le signe de la diffusion simple des seuls biens précieux. Et cette vérité porte témoignage, tout à la fois, sur le sort particulier de l'Italie en ces siècles de la première modernité, et sur d'autres cas où se reconnaissent des grandeurs de même signe que la sienne.

# I

## DES VUES D'ENSEMBLE SUCCESSIVES

Contrairement à ce que pensent les spécialistes des sciences sociales, il n'y a pas de coupes *synchroniques* simples comme bonjour, prêtes à surgir à la première nécessité de l'argumentation. Une image instantanée, hors du temps, dépourvue d'une certaine épaisseur chronologique, cesserait d'être vivante, donc utilisable. Si nous nous plaçons, comme nous allons le faire, vers 1450, 1500, 1550, 1600, 1650, ce n'est pas avec l'espoir de composer chaque fois le tableau précis de la « situation » immédiatement décelable en ces dates précises. Ce sera plutôt pour occuper des observatoires commodes, d'où regarder vers l'amont et vers l'aval, selon l'écoulement du temps, les paysages et réalités qui se découvrent à nos yeux.

Comment jauger ou comprendre la vie qui s'écoule sans disposer de la complicité du temps en train de s'accomplir ?



## COMMENT VOIR LE MONDE VERS 1450, SI L'ON EST ITALIEN

Nous situer vers 1450 relève évidemment d'une décision approximative. À chercher plus de précision (précision illusoire au demeurant), il faudrait choisir ou la chute de Constantinople (29 mai 1453), ou cette paix de Lodi (9 avril 1454) qui ouvre pour l'Italie une longue période de paix inquiète et soupçonneuse, mais de paix tout de même, appelée à durer *en gros* jusqu'à la descente française, en septembre 1494. Cette paix de Lodi a concrétisé l'équilibre italien, dont l'équilibre européen, plus tard, ne sera qu'une reprise et une extension.

Inutile de dire que l'observateur italien qu'imagine le titre de ce paragraphe n'est, au plus, qu'une commodité didactique, anachronique au demeurant. Les Italiens du xv<sup>e</sup> siècle se sentent différents des autres peuples de la chrétienté, mais ils se partagent entre une série d'États minuscules, d'Italie particulières, de patries vivantes, exclusives, à l'occasion violentes, comme le furent, hier encore, les nations d'Europe, grandes seulement pour les myopes qui les contemplaient de trop près. Car l'Italie divisée, en cette modernité éloignée et proche cependant du temps présent, c'est aussi l'image de l'histoire récente qu'Européens nous venons de vivre — et vivons encore. Dire l'Italie, à plus forte raison l'homme d'Italie, ces singuliers sont pleins de dangers. Remarque banale, mais si facile à oublier qu'il convenait de la formuler au moins une fois.

## TROIS CIVILISATIONS SUBJUGUÉES

Vers 1450, l'univers que dominent les leçons, les économies, les intelligences d'Italie, c'est l'Europe au sens large, plus la Méditerranée, cette dernière, hors de la chrétienté, réduite le plus souvent à ses seules franges littorales, sans arrière-pays. Mais la mer entière, dans ses vastes espaces liquides, se place sous la dépendance de l'étroite péninsule qui la coupe en deux pour la mieux dominer, comme si la géographie complaisante était au service direct de sa grandeur.

Au total, une énorme zone de résonance, de dispersion, d'influence, la preuve spatiale d'une domination, disons même d'une « asymétrie » privilégiée, tout cela, à vrai dire, acquis bien avant 1450, au cours d'un long passé de labeur, d'efforts renouvelés, de patience, de succès décisifs. Il nous faut en dire quelques mots car le *présent*, en 1450, ne peut s'expliquer d'une autre manière. Comment l'Italie, ou mieux quelques villes italiennes, quelques hommes en somme, sont-ils, un beau jour, et pour longtemps, parvenus à faire la loi à Byzance, à l'Islam, à l'Occident ? Ce dernier a été lent à se développer, mais les deux autres adversaires auront été longtemps des univers de gloire et de supériorité. Seule une « escalade » exceptionnelle avait eu raison d'eux. Nous n'avons pas à revenir sur le détail de ces luttes longtemps indécisées. Nous ne les observerons qu'à partir du moment où la porte du succès s'est ouverte.

## BYZANCE USÉE JUSQU'À LA CORDE

En direction de Byzance, le coup décisif a été porté en 1204, lors du détournement de la quatrième croisade, au cours de cette « orgie du capitalisme <sup>14</sup> » qui a mené à la prise de Constantinople et, plus encore, l'a suivie. La grande ville va devenir, jusqu'en 1261, la capitale d'un Empire latin. En 1261, la reprise de la « cité » par les Paléologues de Nicée n'a pas changé le sort de Byzance : en fait, jusqu'en 1453, son déclin s'est poursuivi lentement, dans la mesure où l'énorme ville reste longtemps encore sur le chemin des trésors d'Asie

## TABLE

L'Italie dans ses grandeurs .....	9
Des vues d'ensemble successives .....	19
Comment voir le monde en 1450 quand on est italien ....	21
1450-1650 : deux siècles et trois Italie .....	49
Quel bilan vers 1633 ou 1650 ? .....	165
La décadence de l'Italie correspond-elle à un processus discernable ? .....	181
Notes – Index	

